

Récit du fripon Ermoška

Il vivait dans un village un moujik nommé Ermolaï, un tel fripon, rusé, maître en inventions et en tours pendables, qu'on ne semblait pouvoir trouver sur toute la terre personne qu'il ne pût tromper. Ses concitoyens ne l'aimaient guère et ne l'appelaient autrement en face que le fripon Ermoška. Lui, il flairait tout, ourdissait toutes sortes de ruses pour duper quelqu'un et s'enrichir malhonnêtement : c'était ainsi seulement qu'il vivait. Travailler comme il faut, à la façon paysanne, il n'en avait pas pris l'habitude depuis son plus jeune âge. Aussi vivait-il tant bien que mal, dans la misère : ce qu'il obtenait facilement, il le dilapidait encore plus aisément.

Toute la fortune d'Ermoška se réduisait à une petite vache, chétive ; il l'avait obtenue on ne sait où — vraisemblablement volée tout simplement —, l'avait mise dans le troupeau, puis l'avait oubliée. Voilà qu'à force de ruser et de tromper, les moujiks, ses concitoyens, se réunirent un jour en assemblée et décidèrent de chasser le fripon Ermoška hors de la communauté, afin que même son souffle ne se fît plus sentir au village, tant il était devenu odieux à tous. Ermoška dit : « Eh bien, tant mieux ! Donnez-moi mon passeport. Je partirai moi-même ; que pourrais-je gagner auprès de vous, pauvres hères ? Mais rendez-moi ma vache ! » Voyez-vous cela, il se souvenait de sa vache.

On lui remit ce qu'il exigeait et on le chassa. Il marcha sur la grande route, là où ses yeux le portaient, et vers l'heure du déjeuner, il arriva dans un grand village. Ermolaï avait faim, il n'avait pas d'argent pour acheter quoi que ce soit, mais il lui faisait peine de vendre sa vache : il pensait user de quelque ruse pour en tirer un bon profit. Ayant remarqué que dans une isba une femme s'affairait près du poêle tandis qu'aucun homme n'était présent, il entra. Une femme, se disait-il, est plus facile à tromper.

« Bonjour, dit-il, ma tante ; nourris un voyageur. » La femme lui donna un morceau de pain : « Il n'y a rien d'autre. » Mais le fripon Ermoška flairait que du poêle s'échappait une odeur d'oie rôtie. Il sortit dans la cour, éparpilla du foin dans une meule et dit à la femme : « Ma tante, oh ma tante, viens donc voir : ton bétail a éparpillé ton foin. » La femme sortit, tandis que lui se précipita vers le poêle, déroba l'oie rôtie de la poêle, mit à sa place une vieille lapti usée, fourra l'oie dans le sac qu'il portait sur le dos, et resta assis, mâchant son pain. La femme arrangea la meule, revint dans l'isba et, comme elle était de joyeuse humeur, il lui vint l'idée de poser à Ermoška une devinette concernant le fait qu'elle l'avait dupé avec son oie : « Dis-moi, voyageur, sais-tu que dans la ville de Petkinsk, au village de

Skovorodinsk, il y a un chef nommé Gagatéï Gagatéievitch Goussev ? » « Comment ne pas le savoir ! répondit Ermoška. Seulement, il n'est plus là maintenant : on l'a muté dans la ville de Soumine, au village de Zapletchansk. Et à sa place, on a nommé Lipane Pletoukhanovitch Laptiev. » Là-dessus, Ermoška saisit son bonnet et sortit de l'isba.

Ermoška poursuivait son chemin, ayant mangé l'oie, et cherchait où passer la nuit. Soudain, un moujik riche d'un village voisin le rattrapa. « D'où viens-tu et où vas-tu, brave homme ? » demanda-t-il. Ermoška nomma son village. « Et maintenant, dit-il, je me rends au village de Nebyvalovo, dans le canton de Neznamovo. Tu connais ? » « Non, je ne connais pas. As-tu là-bas de la famille ? » « Quelle famille ! répondit Ermoška. L'an dernier, on a marié une fille de notre village là-bas ; peut-être arriverai-je pour le baptême, sinon je boirai de la bière ou je me battraï... » « Eh bien, dit le moujik, tu vas là pour une bonne raison. Pour ma part, j'étais allé chercher un ouvrier : j'ai un pré éloigné qu'il faudrait faucher, mais c'est la saison chaude et je n'en ai pas trouvé. » « Eh bien, dit Ermoška, accepte que je t'aide, je ne suis pas pressé. Combien me donneras-tu ? » Ils convinrent d'un rouble par jour.

Chez le moujik, Ermoška soupa et passa la nuit ; le lendemain matin, de bonne heure, le maître l'envoya avec un autre ouvrier faucher le pré éloigné. Arrivés sur place : « Allons, que Dieu nous bénisse, mettons-nous à faucher », dit l'ouvrier. Mais Ermoška lui répliqua : « Ah, quelle tête ! Sortir de la route et se mettre aussitôt au travail ? Il faut d'abord se reposer. » Ils s'allongèrent et se reposèrent. L'ouvrier se leva et réveilla Ermoška. « Assez dormi, frère, il est temps de faucher ! » « Que dis-tu ? Il faut d'abord dîner. Quel travail peut faire un affamé ? » Ils firent cuire de la bouillie et mangèrent. « Bon, dit Ermoška, après le dîner, il faut faire un petit somme, c'est l'usage chez tous les chrétiens. » Trois heures passèrent, Ermoška dormait et dormait encore. « Lève-toi, le réveilla l'ouvrier, il est temps de travailler ! » « Le travail, frère, n'est pas un loup, il ne s'enfuira pas dans la forêt, mais il est vrai qu'il est temps de goûter. Prépare donc un peu de bouillie. Et sais-tu, frère, dit Ermoška, mets dès maintenant assez de gruau pour le goûter et pour le souper. Nous souperons tout de suite, puis nous nous mettrons au travail. » Après avoir goûté et soupé, l'ouvrier recommença : « Fauchons maintenant. » « Regardez donc cet imbécile ! dit Ermoška. Où a-t-on jamais vu travailler après le souper ? Après le souper, toute la chrétienté dort. » Ils s'étendirent pour dormir et dormirent jusqu'au matin. L'ouvrier réveilla Ermoška. « Lève-toi, mettons-nous au travail ! » Ermoška leva la tête, regarda autour de lui et dit : « Regarde quelle rosée ; peut-on faucher dessus ? Attendons une heure, que la rosée sèche, alors nous commencerons. » Il se retourna de l'autre côté et se mit à ronfler ; l'ouvrier ne voulait pas attendre, disant : « Il n'y a plus de rosée, mettons-nous-y. » « Quoi

encore ? » Ils se réveillèrent : le soleil était déjà haut. « Eh bien, frère, dit l'ouvrier, il n'y a plus de rosée, mettons-nous-y. » « Quoi encore ? Vois comme le soleil brûle, combien pourra-t-on faucher ainsi ? Attendons que la chaleur tombe ; alors, quand nous agiterons nos faux, nous couperons toute l'herbe d'un coup. Et maintenant, c'est l'heure du dîner, installe donc la marmite et fais cuire de la bouillie ! »

Ainsi, Ermoška et l'ouvrier traînèrent pendant trois jours entiers. Ils ne firent absolument rien, sinon dévorer toutes leurs provisions. « Ermolaï, oh Ermolaï, dit l'ouvrier, il ne reste plus de provisions, de quoi nous nourrirons-nous ? » « Eh bien, s'il n'y a rien à manger, il faut retourner à la maison. » « Et que dirons-nous au maître ? » « Parle, laisse-moi faire. »

Ils arrivèrent chez le maître : « Avez-vous vraiment tout fauché ? » « Est-ce que je laisserais quelque chose ? dit Ermoška. Suis-je donc un tel ouvrier ? Je vaudrais dix hommes. Allons, maître, règle-moi ; il est temps que je parte. » Le moujik était avare ; il donna à Ermoška deux roubles et demi pour trois jours. « Et le demi-rouble, dit-il, est pour la nourriture de ta vache. » Ermoška se mit à discuter et à jurer. Non, le moujik ne rendait pas le demi-rouble. Ermoška prit sa vache, s'arrêta sous la fenêtre du moujik et dit : « Je te demande pour la dernière fois, maître, rends-moi mon demi-rouble. Je suis un pauvre homme, et nous, les pauvres, nous prions Dieu pour vous, les riches. » « Je l'ai dit, je ne le rendrai pas ! » « Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je lèverai les yeux vers le ciel, tendrai la main, invoquerai Dieu : que l'herbe reste debout dans ton pré, exactement comme elle y était !... » Et il s'en alla.

Le lendemain, le moujik se rendit au pré éloigné pour inspecter la fenaison ; il regarde — ô ciel ! — l'herbe se tenait effectivement debout, non fauchée. « Alors, avez-vous fauché l'herbe ? » demanda-t-il à l'ouvrier. « Bien sûr, nous l'avons fauchée et mise en meules. » « Hélas, dit le maître, j'ai dû tomber sur un sorcier ; il aurait mieux valu lui donner ce demi-rouble, car maintenant il faut refaucher. Allons, mettons-nous-y. » « Non, maître, règle-moi ; je ne travaillerai plus pour toi et je n'approcherai plus de ce pré : j'ai peur de la sorcellerie », dit l'ouvrier. Et il pensait en lui-même : « Plutôt que de me casser le dos comme ouvrier, je ferai mieux de devenir le compagnon d'Ermolaï : avec lui, il est facile de gagner son pain. »

Ermoška cheminait sur la route, traînant sa petite vache derrière lui. Près d'un grand village, l'ouvrier avec lequel il avait fauché l'herbe le rattrapa. « Où cours-tu ainsi, frère ? » lui demanda Ermoška. « Je te rattrapais, Ermolaï ; prends-moi pour compagnon, j'ai quitté mon maître — au diable lui ! » Ermoška le regarda, réfléchit : « C'est un garçon simple, on peut bien en tirer profit. » « As-tu de l'argent ? » « Oui, j'ai reçu vingt roubles de mon maître. » « Eh bien, allons. »

Dans le village où ils arrivèrent, le lendemain commençait une foire de trois jours. « Frère, dit Ermoška à son compagnon, vendons du vin ; c'est l'affaire la plus lucrative. » « D'accord. » Le premier jour, ils le passèrent entièrement à flâner — il fallait se reposer du voyage et observer les lieux. Le compagnon d'Ermoška dépensa cinq roubles, et des deux roubles et demi d'Ermoška, il ne lui restait plus qu'un seul kopeck. Le deuxième jour, à leur réveil, l'ouvrier dit : « Eh bien, frère Ermolai, gagnons de l'argent. » « D'accord, dit Ermoška, va acheter un tonneau de deux seaux d'eau-de-vie et un verre, ensuite nous réglerons nos comptes. » Le compagnon acheta l'eau-de-vie et ils s'installèrent avec le tonneau au bord de la route, à l'entrée du village, pour attirer les passants. Ils restèrent assis longtemps, mais il était encore tôt et personne ne venait ; Ermoška mourait d'envie de se rafraîchir. « Eh bien, frère, dit-il, buvons nous-mêmes un verre pour commencer. » « Non, Ermolai, cela ne servira à rien : avec cette eau-de-vie, nous devons gagner de l'argent. » Ermoška fouilla dans sa poche, trouva un kopeck et dit : « Puisque c'est pour de l'argent, alors pour de l'argent ! Prends mon kopeck, donne-moi un verre — voilà qui fera un début. » Le compagnon lui versa un verre contre le kopeck, regarda Ermoška boire, et lui-même eut envie de boire. « Donne-moi aussi un petit verre

«Je vais prendre.» «Non, frère, — dit Ermochka, — si c'est pour de l'argent, alors toi aussi tu dois payer.» Le camarade donna un kopeck à Ermochka et but un petit verre. Une autre fois — toujours contre argent — ils burent chacun un petit verre. «Quelle merveilleuse affaire ! — dit Ermochka. — Ainsi nous buvons bien et restons en bénéfice. Fais le calcul : combien nous a coûté un tel petit verre. Pas plus de deux kopecks en aucun cas. Et nous le vendons cinq kopecks. À chaque verre, trois kopecks de bénéfice net. Eh bien, tu es vraiment rusé, je dois le reconnaître, mon garçon : quel verre tu as préparé ; il semble grand, mais ce qui y tient — c'est à peine une gorgée, regarde comme le fond est épais ! Que faire avec toi, il faut visiblement alléger ta bourse. Verse-moi encore un verre pour cinq kopecks.» Il rendit au camarade le kopeck qu'il venait de recevoir de lui, et but. Le camarade lui rendit son kopeck et but aussi.

Et de cette manière, ils firent la fête jusqu'à la nuit. Ils buvaient et, honnêtement, se payaient mutuellement chaque verre. Le camarade d'Ermochka s'était tellement pris au jeu du commerce qu'il calculait le bénéfice sur chaque verre ; il compta sept roubles et demi de bénéfice net le premier jour. «Demain, — dit-il, — nous vérifierons la recette, mais maintenant je ne peux plus... Allons dormir.»

Quelques festoyants passèrent près d'eux. Ils voient : près d'un tonneau, deux hommes ronflent et un petit verre posé sur le tonneau. Ils s'approchèrent, vidèrent complètement le tonneau et, au lieu de dire merci, fouillèrent même les hôtes.

Ainsi prit fin le kopeck d'Ermochka. On enleva au camarade ses bottes neuves, on lui prit ses derniers cinq roubles, et lui-même, pour se moquer, on l'étendit en travers du chemin.

À l'aube, un paysan passa sur la route. Voyant qu'un homme était étendu, il descendit de sa charrette et se mit à le réveiller : «Hé, écoute, lève-toi !» — «Il est encore tôt.» — «Quoi tôt, lève-toi !» — «Laisse-moi tranquille, va-t'en, ne m'embête pas.» — «Au moins retire tes jambes, laisse-moi passer.» Le camarade d'Ermochka regarda ses pieds, vit qu'ils étaient nus, et dit : «Passe si tu veux ; ce ne sont pas mes pieds, les miens sont dans des bottes.» Et il se rendormit. N'ayant pas le choix, le paysan le saisit par la jambe, le poussa dans le fossé et continua sa route.

Ce n'est que bien après midi que le travailleur se réveilla. Reprenant ses esprits, il regarde — quelle étrange chose : plus de bottes aux pieds, plus d'argent dans la poche, plus de marchandise dans le tonneau... Il poussa un cri et se mit à réveiller Ermochka. «Au secours, — crie-t-il, — on nous a volés !» Et Ermochka, se levant d'un bond, se met à courir... N'ayant pas encore repris pleinement conscience, pensant que sa conscience troublée faisait qu'on appelait au secours pour lui... Mais le travailleur, voyant qu'Ermochka filait, se lança à sa poursuite. «Arrête, — crie-t-il, — arrête !» Ermochka, effrayé, accéléra encore davantage. Ils coururent, coururent... Enfin, le vent rafraîchit Ermochka, il reprit ses esprits : «Où donc, — pense-t-il, — suis-je en train de courir ?» Et il s'arrêta. Son camarade le rattrapa. «Pourquoi, — demande-t-il, — as-tu fui ?» «Comment ne pas fuir quand on crie au secours.» «Mais c'est moi qui criais, — dit le travailleur, — car on nous a volés. As-tu encore ta recette ?» Ermochka plongea la main dans sa poche — plus de kopeck... «Ah, les brigands, — s'écrie-t-il, — ils ont tout emporté chez moi aussi, toute la recette a disparu et mes cinquante roubles !» Le travailleur s'assit sur une petite butte et se mit à pleurer. «Que allons-nous faire maintenant : nous sommes dans un pays étranger, sans argent, autant mourir de faim.» «Rien, — dit Ermochka, — ne t'afflige pas. Notre affaire est commerciale, et dans le commerce, aujourd'hui perte, demain, vois-tu, il y aura profit. Nous nous remettrons.» Mais intérieurement il pensait : «Il faut maintenant me débarrasser de lui ; de toute façon, je ne tirerai plus rien de lui.»

Ils retournèrent vers le village où était restée la vache d'Ermochka. Ils aperçoivent, un peu à l'écart dans un pré, une femme assise : elle avait étendu des toiles sur l'herbe pour les blanchir et les gardait. «D'une façon ou d'une autre, — dit Ermochka, — il nous faut pour commencer notre affaire accumuler un capital. Volons au moins la toile de cette femme.» Le camarade n'avait jamais volé — eh bien, Ermochka lui apprit, lui expliqua quoi faire. Ermochka s'approcha de la femme et dit : «Bonjour, ma tante ! Que Dieu t'aide à garder tes toiles des

voleurs.» — «Bonjour, mon cher, où te mène Dieu ?» — «Eh bien, je vais jusqu'à la frontière allemande : mon grand-père y a laissé une moufle — il faut la retrouver.» — «Oh, mon cher, cela doit être loin, vaut-il la peine de marcher pour une moufle.» — «Comment non. Rien que pour écouter le tintement des cloches dans les églises là-bas, c'est un plaisir. Par exemple, chez vous, comment sonnent-elles ?» — «Eh, probablement comme partout ; partout les cloches sont en cuivre.» — «Peu importe. Sonne donc à votre manière, puis je te sonnerai à la manière étrangère.» — «Bon, chez nous c'est ainsi : tiin-ti-ti, tin-titi, tin-ti-ti, don-don, don-don, bou-oum !» — «Tu vois, et là-bas c'est encore plus étrange.» Ermochka fit signe à son camarade d'emporter la toile, tandis que lui-même sonnait : «Tire-tire, tire doucement ! Tire-tire, tire doucement !» «Comme ces sons sont étranges, — dit la femme, — on voit tout de suite que ce sont des sons païens, — sur un air de voleurs.» Pendant qu'Ermochka bavardait avec la femme et faisait sonner les cloches, et qu'elle écoutait — le camarade déroba la toile et s'enfuit à travers les buissons vers la forêt. «Eh bien, adieu, ma tante, ne garde pas de rancune», — dit Ermochka et partit derrière le travailleur.

Ils commençaient à approcher de la forêt. Soudain ils entendent : la femme se mit à hurler, à pousser des cris — значит, elle avait remarqué la disparition. «Notre affaire va mal, — dit Ermochka, — donne-moi la toile ; je la cacherai dans les buissons et moi je courrai vers la droite, tandis que toi, cours tout droit sur la route vers la forêt !» Dès que le camarade eut suffisamment couru, Ermochka se mit à crier : «Oh, frères, ne me battez pas ! Oh, laissez au moins mon âme se repentir ! Ce n'est pas moi qui ai pris la toile ; ici, un certain homme a couru tout droit par cette route-là et a jeté la toile dans les buissons !» Et lui-même, avec un bâton — tantôt frappant la terre, tantôt les arbres... Son camarade entendit cela et se mit à courir de toutes ses forces, droit devant lui, sans regarder où. Et Ermochka reprit la toile et retourna au village chercher sa petite vache.

À la foire, Ermochka vendit la toile, récupéra la vache — il marche tranquillement en sifflotant. Il marcha, marcha, dépensa tout l'argent en nourriture, aucune aubaine ne se présentait. «Il faut, — pense-t-il, — trouver au moins quelque travail, comme si j'avais fauché du foin.» Et là, par bonheur, une propriété seigneuriale se trouvait au bord de la route, et le maître lui-même était assis sur le perron. Ermochka s'approcha de lui, prenant l'air d'un orphelin de Kazan, et dit : «Bonne santé, monsieur le maître, n'y aurait-il pas quelque travail pour moi, pour un malheureux ?» «Quel est donc ton malheur ?» — demande le maître. «J'ai offensé le Seigneur Dieu : ma botte neuve s'est déchirée.» «Quel original, — pense le maître. — Comment donc, mon frère, — demande-t-il, — l'as-tu déchirée ?» «Sur un clou, Votre Grâce, en marchant dans un grenier étranger.» — «Il ne faudrait pas entrer dans les greniers des autres.» — «J'accrochais mon caftan pour le faire

sécher après l'avoir lavé, je l'avais tellement sali quand j'écorchais mon cheval.» — «Donc ton cheval est mort ?» — «Il s'est rompu en transportant de l'eau, lorsque mon grenier brûlait.» — «Ton grenier a donc brûlé ?» — «Pas lui d'abord, monsieur le maître ; d'abord c'est ma nouvelle izba qui a brûlé.» — «Voilà qui est fort ! Ton izba a brûlé aussi ?» — «Elle a brûlé, Votre Grâce, incendiée accidentellement quand je faisais les commémorations pour ma femme et mes enfants.» — «Ta femme et tes enfants sont donc morts ?» — «Tous écrasés dans la vieille izba, lorsque notre village fut miné par la rivière.» — «Bon, je te prends comme berger», — dit le maître.

Ermochka se mit à garder le troupeau — dormant dans les champs du matin au soir. Quoi de mieux. Seulement il fallait qu'un tel malheur arrive : sa petite vache se querella avec la vache du maître et la blessa à mort. Ermochka vint le soir chez le maître faire son rapport : «Tout, — dit-il, — va bien, seulement une vache en a battu une autre à mort.» — «Laquelle a battu laquelle ?» — «La vache pie de Votre Grâce a daigné donner un coup de corne à ma petite vache.» «Bon, — dit le maître, — inutile d'aller voir le juge de paix pour une vache.» Mais Ermochka lui répondit : «Pardon, je me suis trompé : c'est ma petite vache qui a battu à mort la vache pie de Votre Grâce.» «Ah, toi, espèce de... ! — s'écria le maître. — Emmène ta vache dans la cour, je la présenterai au chef de la police, tu paieras une amende !» «Eh, Votre Grâce, pourquoi changez-vous votre parole seigneuriale ? Vous venez vous-même de dire qu'il ne fallait pas mener votre vache chez le juge de paix si elle avait battu la mienne, et maintenant vous voulez envoyer la mienne chez le chef de la police.» «Soit ! — dit le maître. — Dégage de chez moi, et je ne te rendrai pas ta petite vache. Qu'elle me paie du moins quelque chose pour sa faute.» Ermochka se mit à supplier le maître ; il gémit, gémit, et obtint enfin que le maître, en raison de tous ses malheurs, ordonnât de lui donner la peau de la vache tuée, mais néanmoins le fit expulser de la propriété.

«Mon affaire va mal, — pense Ermochka, — quand je suis parti de chez moi, j'avais au moins une vache, et maintenant, après avoir tant marché et tant réfléchi, tout mon capital se réduit à une peau trouée !» La nuit sombre et froide le surprit en chemin. Ermochka regarde : un peu à l'écart se dresse une propriété, visiblement celle d'un riche propriétaire. Il s'approcha, frappa. La maîtresse sortit : «Que veux-tu ?» — «Abrite-moi, maîtresse, de cette nuit sombre.» — «Dégage, il y en a assez de vous autres, vagabonds, qui traînez par ici !» Et elle claqua la

lui claquèrent la porte au nez. Près de la maison se dressait une meule de foin. «Eh bien, pensa Ermochka, je passerai la nuit sur la meule, enfoui dans le foin ; il y fera plus chaud et, près d'une habitation, ce n'est pas si effrayant. » Il grimpa sur la meule et commença à s'installer ; puis il remarqua que les volets des fenêtres

n'étaient pas bien fermés : dans la grande pièce, juste devant la fenêtre, la maîtresse de maison était assise à table avec un jeune homme, et sur la table devant eux étaient disposés toutes sortes de mets et de boissons. Ermochka voyait à travers la fente quel festin s'y déroulait, et une telle faim le saisit que la salive lui vint simplement à la bouche...

Soudain, une charrette retentit sur la route, quelqu'un s'approcha de la maison et frappa à la fenêtre. Mon Dieu !.. Quel bouleversement s'éleva dans la maison : la maîtresse se leva d'un bond, le jeune homme la suivit, ils couraient, s'affolaient... Le jeune homme, au lieu de prendre son bonnet, saisit sur le banc un seau de goudron, se le mit sur la tête et s'en aspergea tout entier ; la maîtresse le poussait tantôt ici, tantôt là, voulant le cacher... Elle ouvrit un coffre rempli de duvet et de plumes, l'y enfonça et se mit à débarrasser la table des provisions... Ermochka, voyant qu'on cachait la nourriture à ses yeux, gémit de faim : « Oh-oh-oh ! »

Or le maître — c'était lui qui arrivait — demanda : « Qui est là sur la meule ? Descends, si tu es un honnête homme ! » Ermochka descendit : « Je marchais, dit-il, la nuit m'a surpris, la maîtresse ne m'a pas laissé passer la nuit dans la maison, alors je me suis réfugié sur la meule. » « Eh bien, pourquoi dormir sur la meule, viens dans la maison, on y trouvera aussi de la place », dit le mari de la maîtresse.

La maîtresse leur ouvrit et les accueillit avec tant de douceur. Aussitôt, elle mit la table. « Pardonne-moi seulement, Ivanitch, dit-elle à son mari, nous ne t'attendions pas aujourd'hui : pour le souper, il n'y a rien d'autre qu'une soupe vide. » Et elle posa devant eux un plat de choucroute sans bœuf. Le maître se mit à manger, tandis qu'Ermochka, bien qu'affamé, ne faisait que remuer sa cuillère dans la soupe. Il resta ainsi un moment, puis soudain il appuya du pied sur une peau de vache qui gisait sous la table. Celle-ci fit : criii !.. « Qu'est-ce que tu as là ? » demanda le maître. « C'est mon sorcier qui est assis là-dedans. » — « Vraiment ? Montre-le, mon frère, de ma vie je n'ai vu de sorciers. » — « On ne peut pas le montrer : de toute façon, on ne le voit pas avec les yeux, et dès qu'on déplie la peau où je l'ai enfermé, il disparaît aussitôt. Cela, maître, ne m'arrange pas : tant qu'il est avec moi, il me donne tout ce que je veux. » — « Ah bon ? » — « C'est vrai. Tenez, je viens de lui demander : peut-il nous bien nourrir ? Il dit que oui. » « Allons, sorcier, où pouvons-nous trouver de bonne nourriture ? » demanda-t-il, tout en appuyant sur la peau, qui fit : criii ! — « Il dit qu'il nous a ensorcelé une oie rôtie sous le poêle, et qu'un pâté au bœuf est préparé sur l'étagère, sous la serviette. »

Le maître sortit l'oie et le pâté : « Voilà qui est adroit ! dit-il. Un souper important ; mais peut-on le manger ? » « C'est pour cela qu'il est servi, mangez donc. » Ils se

mirent à manger — c'était délicieux. « Hélas, dit le maître, si seulement j'avais un tel sorcier. » « Attends un peu, ce n'est pas tout. » Ermochka appuya de nouveau sur la peau. « A-t-il préparé autre chose ? » demanda-t-il. Il écouta attentivement. « Il dit encore qu'il y a sous le banc de la vodka, de la bière et de la liqueur préparées pour nous. » Le maître regarda sous le banc. « Ah, je t'en prie, c'est bien vrai ! » Ils s'assirent et se mirent à boire. Le maître commença à harceler Ermochka : « Vends-moi ton sorcier, je te paierai autant que tu voudras. » — « Attends un peu, maître... Veux-tu qu'il te montre le diable ? »

L'ivresse monta à la tête du maître. « Vas-y, dit-il, montre-le, maintenant je n'ai plus peur. » Ermochka appuya sur la peau, écouta : « Le diable est enfermé dans ce coffre — ouvre le couvercle et regarde. » La maîtresse se tenait là, ni vivante ni morte. L'homme ouvrit le coffre — et voilà que le jeune homme en jaillit, roulé dans le duvet et couvert de goudron, un vrai diable — et il courut vers la porte, puis dans la rue ; on ne le vit plus. « Quelle horreur ! » dit le maître. Eh bien, sous le coup de l'effroi, ils burent encore.

Le maître harcela Ermochka sans relâche : « Vends-moi ton sorcier ! » Ermochka fit encore semblant de résister et dit : « C'est une chose précieuse, je n'en trouverai pas d'autre. Mais puisque tu m'as hébergé pour la nuit, soit, je te la céderai. Donne-moi trois cents roubles. » Le paysan, ravi, lui compta aussitôt trois cents roubles, prit la peau et la rangea sous clé, afin que le sorcier ne s'échappe pas... Quant à la maîtresse, bien qu'elle vît qu'Ermochka trompait entièrement son mari, elle n'osait rien dire à son époux, de peur qu'Ermochka ne révélât à celui-ci ses propres fourberies.

Dès le lendemain matin, Ermochka se leva de bonne heure et partit, avant que le maître n'eût l'idée d'essayer le sorcier en sa présence. Il marchait, songeant en lui-même : « Maintenant que j'ai de l'argent, je vais retourner dans mon village. Sans doute accepteront-ils un homme riche. Et quant à ce qu'ils m'ont chassé, je leur jouerai un tour... » Arrivé chez lui, il alla droit chez le staroste. « Pourquoi es-tu revenu ? » demanda le staroste. « J'ai gagné beaucoup d'argent, mais je ne sais pas le compter correctement. Dans un pays étranger, j'ai peur qu'on ne me trompe. Alors je suis venu te trouver : compte-le, je t'en prie, toi qui es instruit parmi nous. »

Le staroste se mit à compter, trouva trois cents roubles et demanda à Ermochka : « D'où tiens-tu tant d'argent, Ermolaï Petrovitch ? » — « Justement, d'où ? Vous restez ici, enfermés dans votre boue, et vous ignorez que la guerre est désormais déclarée, qu'il faut de nouvelles bottes aux soldats — en ville, on paie cinquante roubles pour une seule peau. Moi, j'ai appris la nouvelle, j'ai égorgé ma propre vache, vendu la peau et, avec cet argent, j'ai acheté deux vaches au village ; j'ai de

nouveau vendu leurs peaux. Ainsi j'ai gagné trois cents roubles. Maintenant, je suis venu acheter vos vaches pour réaliser des bénéfices. »

Bientôt, tout le village eut connaissance des profits d'Ermochka. Les paysans commencèrent à venir chez lui, à l'interroger. Il leur raconta la même chose qu'au staroste et acheta à chacun une vache : « Prenez, disait-il, sans tracas, vingt-cinq roubles en moyenne par vache, et moi, pour ma peine, je gagnerai vingt-cinq roubles par tête et j'obtiendrai un contrat pour fournir de la viande salée aux troupes. » « Pour quelles peines, pensaient les paysans, Ermochka gagnera-t-il autant ? Nous pouvons nous en passer sans lui. » Après avoir discuté entre eux, ils égorgèrent toutes leurs vaches et partirent vendre les peaux en ville. Ils errèrent longtemps dans la ville — personne ne leur offrait plus de deux roubles et demi par peau. « Qu'est-ce que cela signifie, frères ? » se disaient les paysans les uns aux autres. « Il n'y a pas d'autre explication : Ermochka le fripon nous a trompés, il s'est moqué de nous. » Dans leur détresse, ils s'en prirent au staroste pour avoir cru Ermochka — et lui qui est instruit ! Ils jurèrent longuement et décidèrent coûte que coûte de faire périr Ermochka.

Ils vendirent les peaux, achetèrent du sel avec l'argent obtenu afin de pouvoir au moins saler la viande des vaches abattues — car en partant, ils n'avaient même pas assez d'argent pour le salage — et revinrent sur leurs pas. À leur retour, ils constatèrent que la viande, non salée, était déjà complètement pourrie. Une telle colère s'empara d'eux contre Ermochka qu'ils résolurent aussitôt de le capturer et de le noyer ; pour cette affaire, ils choisirent le staroste et le sotski : « C'est de toi, dirent-ils au staroste, que tout le mal est parti, et le sotski est ton adjoint ; c'est vous deux qui devez supprimer ce scélérat. » Le staroste et le sotski — serviteurs de la communauté — étaient eux-mêmes furieux contre Ermochka ; ils partirent immédiatement, le capturèrent, l'enfermèrent dans un sac et l'emmenèrent pour le noyer dans la rivière. Ermochka, voyant qu'il était pris, que personne ne pouvait le sauver, n'avait plus d'espoir que dans le hasard ; il resta donc tranquille dans le sac.

Or c'était déjà l'hiver, la rivière était prise par la glace. Le staroste et le sotski apportèrent le sac, le déposèrent sur la rive — mais ils n'avaient rien pour percer la glace. Le sotski dit : « Je vais chercher une hache, toi, veille ici. » « Regarde-moi ça, lui dit le staroste, t'attendre ? Nous nous sommes engagés tous les deux, nous répondrons tous les deux. » Ils disputèrent longuement et convinrent finalement d'aller tous deux au village chercher la hache. « Ermochka, dirent-ils, doit avoir perdu complètement la parole de peur, et sans cris, personne ne le remarquera ici, sous cette rive escarpée. » Dès qu'ils se furent éloignés, Ermochka se mit à hurler et à s'agiter dans le sac.

Or il advint qu'à ce moment précis passait sur la route, non loin de cet endroit, un lecteur vieux-croyant. Le vieillard voyageait avec un attelage de deux chevaux bruns ; soudain, il entendit : quelqu'un criait près de la rivière. Il sauta à bas de son siège, s'approcha : « Qui est là dans ce sac ? » demanda-t-il. « Délie donc ce sac, brave homme, car il y a eu une erreur ici. » Ermochka sortit du sac, examina le vieillard, comprit aussitôt qui il était et dit : « Est-il possible, père, que tu ne m'aies pas reconnu ? » — « Non, mon enfant, il me semble que je ne te connais pas. » — « Comment cela ? Je suis des vôtres, moi aussi, des ermitages lointains. Il s'est produit parmi nous un signe miraculeux : en ces temps difficiles, il faut qu'un homme souffre pour la vérité — alors notre cause triomphera. Le sort est tombé sur moi, mais je suis encore jeune, je n'ai pas eu le temps de commettre beaucoup de péchés — et j'ai douté. Bien que j'aille directement au paradis, j'ai encore terriblement envie de vivre... » Le lecteur le regarda avec colère : « Tu es un homme de peu de foi, dit-il, une telle chance t'est échue, et tu te plains. Tu n'en es pas digne ! Laisse-moi prendre ta place : mon âme aspire à souffrir ! » Ermochka ne discuta même pas, il ligota solidement le lecteur dans le sac, sauta dans le traîneau et se mit à fouetter vigoureusement ses chevaux bruns.

Le staroste et le sotski arrivèrent, jetèrent le lecteur dans le trou de la glace — seul un bouillonnement se fit entendre : bourle-bourle — et ils repartirent vers

l'auberge proche, qui se trouvait sur la grande route, pour boire un coup après les travaux. Et voilà qu'à l'auberge stationnent deux chevaux bruns attelés à un traîneau, et dans le traîneau est assis Ermochka. Il venait tout juste de sortir de l'auberge et s'apprêtait à repartir. Le centurion et le staroste en restèrent stupéfaits : « Ermochka, demandèrent-ils, comment es-tu sorti du trou dans la glace, d'où as-tu pris ces chevaux ? » Et Ermochka de leur répondre : « Eh, quels imbéciles vous êtes ! Vous avez voulu me perdre, mais au contraire, vous m'avez rendu un encore meilleur service. Lorsque vous m'avez jeté dans la rivière, je regarde : au fond, tout un troupeau de chevaux se promène... Alors j'ai aussitôt repéré ces petits bruns et je me suis mis à les appeler. Sans doute avez-vous vous-mêmes entendu comme je criais "bourry-bourry !" en plongeant sous l'eau. Je les ai attrapés, attelés, et directement par le fond, je suis arrivé jusqu'ici. Adieu, frères, crevez de faim, mais ne gardez pas de rancune contre moi ! » Il fouetta les bruns et partit.

Pendant longtemps encore, le fripon Ermochka erra par le monde, usant de nombreuses ruses et commettant maintes escroqueries. Mais le proverbe dit vrai : « La cruche va si souvent à l'eau qu'à la fin elle y laisse son anse ! » — récemment, on l'a pris sur le fait d'un vol quelconque et déporté en Sibérie.